

Lettre à Emile Moselly

« *Mon beau navire ô ma mémoire ...* »
Apollinaire

Lui écrire.

Lui écrire, à lui, distingué agrégé des lettres, glorieux prix Goncourt 1907, ami de Charles Péguy et de tant d'autres éminences littéraires, 100 ans après sa mort ? Et pourquoi ?

Et pourquoi pas ? J'ai tant de choses à lui dire. Cette lettre, donc, minuscule bouteille dans la mer de l'insondable, de l'autre côté du temps : les chemins vers l'invisible sont si mystérieux.

Lui écrire, en toute humilité.

Et pourquoi cette lettre, 100 ans après l'accident cardiaque qui lui coûta la vie ? C'est que nous sommes compatriotes, cher Émile Moselly, vous enfant grandi à Chaudeney, moi née à Pierre-la-Treiche, de l'autre côté de l'eau.

L'eau ? La Moselle bien sûr, qui unit et sépare à la fois nos deux villages respectifs : vous rive droite et moi rive gauche.

D'abord votre nom d'écrivain : Émile Moselly en lieu et place de votre véritable patronyme : Émile Chénin. Moselly : c'est tout dire. C'est dire votre allégeance à la rivière qui ordonne le pays dont vous fûtes le poète. Elle est source féconde de votre inspiration. D'autant plus présente sans doute à vos yeux quand vous la quittiez pour l'écrire, déraciné temporaire, car on voit bien mieux avec les yeux du cœur.

Vous y reveniez toujours, à Chaudeney, comme à une nécessaire nourriture. La Moselle, à Chaudeney ? Souveraine. À Chaudeney comme à Pierre-la-Treiche, dans les colères qui la jetaient hors de ses rives comme dans la sagesse de ses acalmies miroitantes. Mais je préfère vous écouter :

« *Je passe mes journées au bord de la rivière. J'aime la vie puissante que le fleuve charrie, les chalands trapus dont le bordage rase les flots qui portent une maisonnette aux volets minuscules,*

peints en vert. Des enfants courent sur le pont gondronné ; les sonnailles des chevaux s'égrènent sous les ormes du chemin de halage. À vivre ainsi au bord des eaux, il semble que leur limpidité pénètre votre âme. »

La Moselle comme une eau lustrale, ta Muse secrète. Je viens de te tutoyer, cher Émile, cela s'est fait tout seul, pardonne-moi. C'est que tout à coup je me sens si proche de toi, à écouter ton évocation qui ouvre la porte de ma propre enfance.

La Moselle ? Elle est, en filigrane, la véritable héroïne de Terres lorraines, Goncourt 1907. C'est la vie de l'eau qui dessine le paysage, qui régit les événements puisque Dominique et son fils Pierre sont tous deux pêcheurs.

Car elle est nourricière, maternelle. On y vit pauvrement, durement, mais elle est source de vie. Les femmes, quant à elles, fabriquent des bijoux de pacotille avec les écailles de poisson pour les magasins parisiens.

Les chalands y naviguent, chargés à ras bord, tirés par des chevaux le long du chemin de halage. Les nacelles au doux nom glissent dans l'eau frissonnante pour faire passer l'eau. Elle donne couleur et vie au paysage : « *Le soir tombait sur les eaux livides... la houlée furieuse du vent se déchaîna subitement. Il n'y eut plus rien que ces deux immensités mouvantes, la fuite des eaux sous le glissement de la nuit. »*

Inquiétante avec ses « mortes » : « *Une eau très calme, très noire entre des rives de terre croulantes, où des quartiers de gazon avaient roulé, rongés par le travail des eaux, une eau inquiétante par sa profondeur infinie, se perdant dans les tournants brumeux... »*

Mais la voici en juillet : « *Les deux pêcheurs peinaient sur les eaux éclatantes, les yeux brûlés par l'ardente réverbération de la lumière. Autour d'eux, sur la nappe incendiée, qui avait la teinte du plomb fondu, des images du soleil semblaient se tordre, s'étirer, se déformer curieusement dans les houles alanguies. »*

Telle est la Moselle : vivante, mouvante, au gré des saisons.

Source de vie, la Moselle est aussi dernier refuge des désespérés, tombeau. Marthe, l'amoureuse abandonnée par Pierre, s'y noiera : « ...*l'eau s'étalait, noire et fangeuse, enfermant dans ses profondeurs un charme attirant d'oubli...elle se laissa glisser dans l'eau noire.* »

Couleurs, odeurs, rumeurs, vie et mort, la rivière déroule ainsi tout le cycle de la vie, comme un autre rouet d'ivoire.

Mais ton enfance, ce sont surtout deux figures tutélaires : ton grand-père et ta grand-mère, archétypes des paysans lorrains des années 1900.

Ton grand-père ? Il t'emmène en promenade, te révélant les secrets de la forêt et le malicieux plaisir du braconnage. Et c'est l'éblouissement. « *Oh ! La joie du matin nacré trouant les hêtres de clartés mouvantes !* »

Ta grand-mère ? Voici qu'elle t'emmène à Pagny, à pied naturellement, en passant par la côte Saint-Michel. Tu y boiras une eau merveilleuse qui te fera tourner la tête : le vin blanc du cru.

Ta grand-mère ? Mais c'était ma grand-mère, la nôtre : apte à tous les travaux, de l'aiguille à coudre à la confection des cochonnailles, des tartes à foison à l'élevage des animaux domestiques. Rien n'avait de secrets pour ces humbles divinités du foyer.

Colin Michelet, le Tourment, Poloche, Monsieur Pierson et tant d'autres : toute cette galerie de nos ancêtres si pauvres, si vivants, si vrais.

Je n'en finirais pas de me retremper dans ton territoire d'élection : coutumes, vendanges, fêtes et bals, daillages et mariages, veillées et enterrements : tout ce dont nous sommes faits, sans le savoir. Car, cher Émile, ton enfance fut aussi mon enfance et, pour nombre d'entre nous, la nôtre.

Pierre-la-Treiche ? Le village de ton père, de ton oncle menuisier. C'est aussi le mien. L'eau y est souveraine, comme à Chaudeney : Moselle, canal de dérivation, ruisseau, sources jaillissant de toutes parts : « pots bouillants. »

Pour moi aussi, la Moselle fut initiatique.

Ah ! L'angoisse des mères restées sur la rive, en été, alors que nous roulions en plein cœur de ses eaux, poussés par les vagues creusées par les péniches de passage. Et leur cri : « Vous allez trop loin ! Revenez ! »

Les vendanges ? Il suffisait de passer l'eau en sens inverse, dans la nacelle de mon grand-père, pour rejoindre notre vigne de Chaudeney, et communier à ton ivresse païenne.

Ton grand-père ? Ce fut le mien, ce fut le nôtre. Auréolé de cheveux blancs, regard allumé et joues en feu, il sortait de la chambre à four où trônait l'alambic. Il distillait la mirabelle, comme tout un chacun, pour en extraire la goutte, cette boisson propitiatoire à toute vraie conversation.

Je le revois, les nuits de Noël, regard scrutant les étoiles, interrogeant le ciel dans l'attente de présages météorologiques que celui-ci ne manquerait pas de lui révéler.

Ton maître d'école, monsieur Pierson ? Mais ce fut le mien, sous un autre nom. Le nôtre s'appelait monsieur Vigneron. Je t'écoute évoquer ton école : « ... *elle était installée au milieu des champs, au milieu des bruits rustiques, au milieu des odeurs printanières, comme une ruche...Rien n'avait altéré la foi profonde qu'il avait dans la vertu de l'instruction...Ainsi cet humble contribuait, pour sa part, à entretenir cette montée de sève qui vivifie les démocraties ...* »

Ecoliers, nous non plus ne connaissions pas les grilles. Les récréations se déroulaient autour du monument aux morts, et nous imprimions un journal impatientement attendu des gens du village. Il s'appelait « Plaisir de tous ». Et que ne donnerais-je pas pour en retrouver un exemplaire. C'était l'école de la liberté, dont on garde la nostalgie la vie durant.

Tu l'avais pressenti, Émile, que cela ne durerait pas. « *On ne daille plus dans les villages lorrains. Infinie mélancolie de voir aujourd'hui les villages entassés, blottis au creux des terres...sans qu'aucune voix se lève du passé pour les secouer de leur torpeur, ressusciter dans leurs rues le mystérieux enchantement du daillage !* »

Quant à ton école : « ...*pour mes enfants, pour les petits-enfants de France, je ne souhaiterais pas d'autre lieu d'apprentissage que mon école.*»

La Moselle elle-même a changé de cours. Où les chalands aux volets verts sur les eaux vertes du canal ? Où les veillées ? Où les maisons aux portes sans serrures, ouvertes au pauvre chemin-neau ? Où les vendanges ? Le reconnaitrais-tu, ton pays enchanté ?

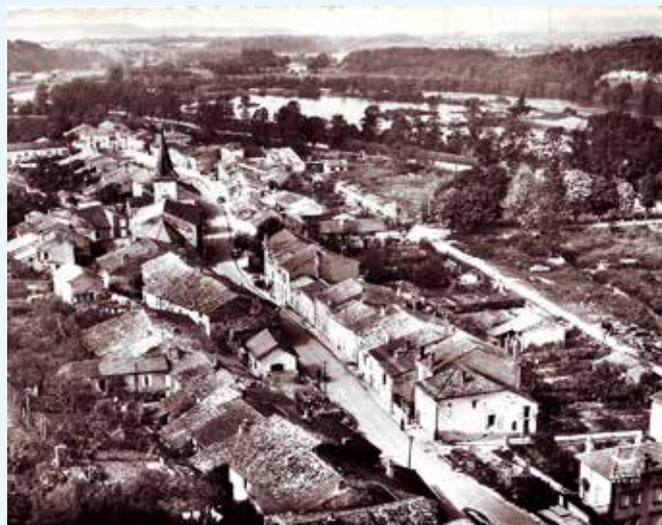
Et pourquoi cette lettre, cher Émile ? Pour te dire la joie de retrouver dans tes livres tous ces noms familiers auxquels tu as donné vie : Crépey,

Villey-le-Sec, Pagny, l'Île-aux-Charmes, la côte Saint-Michel... Parce que c'est un grand bonheur d'avoir un petit village niché au fond du cœur, et que tu en perpétues la mémoire. Pour le plaisir de revenir aux sources. Et enfin pour te le dire, cher petit brinquin, cher Émile Moselly : tu es toujours vivant : tu es notre pays.

Anne-Marie LIEDOT



Les eaux tumultueuses de la Moselle



**Pierre-la-Treiche et, derrière la forêt à droite
Chaudeney-sur-Moselle**



La Moselle sauvage



L'école maternelle